

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE III.

Où l'on voit ce que c'était que la pipe de mon oncle, et quel parti peut tirer d'une pipe quelqu'un qui ne fume pas.

(Suite.)

Ma mère prit un journal de médecine et lut : « Un fait de nature à modérer l'orgueil de la génération actuelle, c'est le progrès effrayant de la folie marchant de pair avec d'autres progrès. Depuis quelques années surtout le nombre des aliénés augmente d'une manière extraordinaire et inquiétante. Ainsi en 1846, le nombre des fous traités ou entretenus dans les établissements départementaux était de 10,525, tandis qu'en 1848 il s'élevait à 26,286, et aujourd'hui on en compte jusqu'à 40,000, dont plus de la moitié ont été conduits à l'aliénation par le spésitisme. »

— Peste ! on ne m'y rattrapera plus ! s'écria le colonel, se faire mordre pour devenir fou, ce n'est pas la peine. Adieu, alors, l'histoire de la pipe.

— Pourquoi cela colonel ? si vous y tenez tant, nous savons son âge, sa patrie, et si on ne peut pas la faire parler, on parlera pour elle.

— M. Sorbier a une excellente idée qui m'en donne une autre, reprit vivement ma mère. Théodore cherchait un sujet de conférence pour ces ouvriers, l'histoire de la pipe en sera un très-bon.

— Les conférences tiennent donc toujours ? demanda l'ex-notaire.

— Je le crois bien, au commencement les ouvriers y venaient en petit nombre ; à présent, il n'y en a pas quatre qui y manquent, et je vous assure qu'ils y profitent beaucoup. Vous ne sauriez croire combien ces braves gens aiment la vérité et sont désireux de la connaître.

— La vérité un peu arrangée, hem ! fit le notaire ; un cours d'histoire comme l'enseigne M. le curé, n'est-il pas vrai, voisin ? Après tout ajouta-t-il en clignant de l'œil, vous trouvez votre intérêt à ce que le peuple ne soit pas trop instruit. Et peut-être avez-vous raison.

— Je n'ai jamais eu qu'un but en causant avec nos ouvriers, répondit vivement mon père, dissiper leurs préjugés et leur faire voir clair en morale et en histoire.

— Oui, oui, clair à votre façon, je comprends, à la façon du catéchisme des frères ignorants. Je voudrais vous entendre d'un petit coin lorsque vous leur parlez des moines, de l'inquisition, de l'esclavage, de la Saint-Barthélemy, de la réforme, des philosophes, du grand Voltaire, des principes de notre immortelle révolution. Nous rions ensemble après cette petite leçon de famille.

— Eh bien ! monsieur, si vous voulez rire, voici une belle occasion. Dès demain je commencerai l'histoire de la pipe, et je m'engage à traiter les sujets dont vous venez de me parler. Je les traiterai l'histoire à la main, et quand je dis l'histoire, c'est de l'histoire vraie que je parle. Je vous invite à nos conférences : venez-y, non pas dans un petit coin, mais à la place d'honneur ; menez avec vous qui vous voudrez ; je parlerai devant vous à cœur ouvert.

— Les objections sont-elles permises ?

— Non-seulement permises mais demandées.

— Alors, c'est un duel à mort que vous me proposez-

— Un tournoi à armes courtoises, seulement.

— Et dans lequel je servirai de parain à M. Sorbier, ajouta le colonel.

— Quels seront les juges du camp ? demanda ma mère.

— Nos ouvriers, répartit mon oncle, puisque c'est pour eux que le combat aura lieu. Allons, demain nous verrons comment se servent d'une pipe les gens qui ne fument pas

CHAPITRE IV.

Où il est parlé du Mexique et où l'on voit que les premiers habitants de ce pays n'étaient pas aussi sauvages qu'on le croit habituellement.

Les opinions de M. Sorbier étaient bien connues dans le pays. Tout le monde savait que l'ex-notaire avait une manière de voir en histoire et en religion tout opposée à celle de mon père, et les ouvriers auquel mon oncle avait annoncé le duel dont ils devaient être juges, avaient sans exception aucune cette fois, envahi, dès le premier coup de cloche, la salle désignée pour servir de lice à la joute.

Le colonel, pour donner plus d'appareils à la discussion, avait, dès le matin, fait dresser deux estrades, vis-à-vis l'une de l'autre, aux deux bouts de la pièce.

A deux heures les deux adversaires, salués par une triple salve d'applaudissements, montèrent chacun à son siège. Puis le silence s'étant rétabli, mon père prit la parole.

« Mes amis, dit-il, M. Sorbier a bien voulu honorer de sa présence notre réunion de famille. En votre nom et au mien je l'en remercie. C'est à lui que je dois l'idée, je ne dirai par des leçons, mais des causeries qui vont, pendant quelques jours, remplacer nos lectures ordinaires. Voici une pipe qui date de trois cents ans, qui a été fabriquée au Mexique, qui, depuis, a eu sans doute bien des aventures à traverser avant d'arriver, après trois siècles de courses, au Moulin-Rouge. Je ne sais pas son histoire positive, mais avec les livres il est possible de lui en faire une. C'est ce que je vais essayer, en vous faisant voyager avec elle dans les pays qu'elle peut avoir traversés, assister à de grands événements tous depuis qu'elle est sortie des mains de l'artiste qui la façonna, visiter avec elle de grands personnages qu'elle a peut-être vus. Si les aventures que je vais vous conter n'ont pas eu toutes pour témoin cette pipe, qui va vous servir de guide, dans une promenade anecdotique, à travers le temps et le monde, au moins seront-elles vraies en elles-mêmes. Je mettrai tous mes soins à ne vous rien dire de rigoureusement exact, à répondre à toutes les objections que vous voudrez bien me faire, et à prouver, pièce en main, et à ceux qui le désireraient, l'exactitude de mes citations. Vous en aurez au reste pour garant la science de M. Sorbier, puisque mon honorable voisin a bien voulu prendre l'engagement, non-seulement de me reprendre chaque fois que je lui paraîtrai m'écarter de la vérité, mais même de m'attaquer si je ne la dis pas toute entière.

« Je vous choisis donc pour juges entre moi et tous ceux qui auront parlé ou écrit dans un sens contraire à ce que je vais vous dire. L'histoire de cette pipe n'est, comme vous le voyez, qu'un objet très-secondaire pour moi, un moyen de vous intéresser si je puis, mais mon but principal, pour ne par dire unique, est de faire triompher devant vous la vérité en écartant les voiles sous lesquels trop d'écrivains soi-disant populaires s'efforcent encore aujourd'hui de la cacher à vos yeux pour substituer à sa bienfaisante clarté, la lueur décevante de l'erreur et du mensonge.

« La pipe que mon fils va faire passer entre vos mains est née, comme je vous l'ai dit en commençant, mes amis, au Mexique : un beau, un magnifique pays, pour lequel la nature, toujours généreuse, s'est montré prodigue jusqu'à l'excès. Les journaux vous ont parlé de cette contrée, baignée, d'un côté, par l'Océan, et, de l'autre, par le golfe du Mexique. Son climat brûlant, dans les plaines qui avoisinent la mer, et où croissent en abondance, les palmiers, le riz et le coton, s'adoucit, dès que l'on arrive au pied des montagnes, et va en se rafraîchissant, par degrés, à mesure que l'on s'élève vers le grand plateau qui les surmonte, et où règne un éternel printemps. Plus haut, car ce plateau sert de base à de nouvelles montagnes, la température continuant toujours à se refroidir également, on rencontre de sombres forêts de pins, de rochers nus ; puis enfin, la neige éternelle, qui couvre les

sommets les plus élevés et jusqu'aux caractères de nombreux volcans en activité. En sorte que l'habitant de Mexico, ville située sous un climat aussi doux que celui de l'Italie, voit l'été sous ses pieds, l'hiver sur sa tête, et peut, en un seul jour, à son gré, se transporter de la Provence à l'Afrique ou à la Sibérie. Vous comprenez quelle étonnante variété on doit rencontrer dans une pareille terre, et sur un sol, d'ailleurs, admirablement fertile. Ce serait un vrai paradis terrestre, si Dieu, qui n'a pas voulu qu'il n'y eût rien de parfait dans le monde, n'avait pas permis que la fièvre jaune, fléau redoutable, surtout pour les Européens, dévastât la région chaude : tandis que les volcans, se dressant comme des fantômes couverts de leurs blancs linceuls, sont une menace éternelle pour les habitants du grand plateau. Hélas ! ces fléaux ne seraient encore rien, sans la malice des hommes. Il y a des siècles que la guerre, la révolte et l'anarchie, désolent l'empire mexicain ; l'assassinat le brigandage, la passion de l'or et celle du jeu, ont fait un enfer de ce lieu de délices : plus d'industrie, plus d'agriculture ; on ne rencontre que ruines là où étaient des villes. Les forêts consumées par l'incendie, ne retiennent plus les avalanches de neige ; les prairies naturelles, ravagées par les torrents, se sont changées en marécages pestilentiels, ou en landes incultes : le Mexique n'est plus reconnaissable ; et cela, par la faute de ces aventuriers qui, poussés par la soif de l'or, sont venus de côtés, pour s'y procurer, non par le travail, mais par violence, le précieux métal que les que les rochers recèlent dans leurs filons.

« Enfin, Dieu a pris pitié de ce malheureux pays, et il a désigné le nôtre pour le sauver. Déjà le drapeau français, ce symbole de gloire et civilisation, flotte, triomphant, des bords de l'Océan aux plus hauts sommets des montagnes. Grâce à la valeur de nos soldats, un nouvel empire s'élève sur les ruines de l'empire Aztèque, la crainte disparaît, les campagnes se repeuplent, le commerce renaît dans les ports, des routes s'ouvrent dans la montagne, et un chemin de fer va bientôt relier la capitale de Maximilien avec le principal port de son nouveau royaume. Honneur à la France qui, restée seule sur le champ de bataille, où l'ont honteusement abandonnés ces alliés, au moment du combat, a héroïquement mené à fin la glorieuse entreprise de la régénération d'un grand peuple. »

Mon père était ému, il s'arrêta un moment, puis reprit :

« Le Mexique était un grand empire, longtemps avant que, pour son malheur, les Européens soupçonnassent son existence. A l'époque où cette pipe fut faite, c'est-à-dire, vers le commencement du XVI^e siècle, Montézuma (nom qui signifie homme triste) était empereur de cette contrée. Monté sur le trône en 1503, il avait par une suite de plusieurs années de victoire, soumis à sa domination tous les peuples divers de la plaine et de la montagne. Il eût pu être le plus heureux et le meilleur des souverains, si son amour du luxe ne l'eût perdu ; pour subvenir à ses fastueuses prodigalités, il accabla ses sujets d'impôts et s'aliéna leur affection. Des révoltes éclatèrent sur plusieurs points ; les rebelles furent vaincus, et Montézuma, pour se venger, fit couler des torrents de sang, puis, pour échapper aux remords et à la terreur qui l'accompagnait, il s'enferma dans sa capitale, gardée par une armée nombreuse, et se plongea dans une vie de luxe et de mollesse qui rappellent les excès de Sardanapale et du roi Salomon. Pour vous en donner une idée, je vous dirai que cet empereur mexicain, que vous êtes habitués à regarder comme un chef sauvage, portant un arc et une couronne de plumes, se baignait quatre fois par jour dans un bain parfumé, changeait aussi quatre fois de vêtements, qu'il ne remettait plus, et n'avait pas moins de mille femmes, soumises, soit au temple, soit au palais, à une sévère étiquette, et n'ayant d'autre occupation que celle de tisser et de broder des étoffes pour leur seigneur.

(A continuer)